Faire vivre la démocratie : Philippe Roth, *Le Complot contre l’Amérique*, 2004 :

*La famille Roth part à la découverte du cœur historique de l’Amérique démocratique: Washington D.C. et ses monuments mythiques :*

Sur sa lancée, [le guide] poursuivit : « Et ce que le vice-président [Marshall] a dit est resté dans toutes les mémoires, Un jour qu'il présidait les débats, au Senat, a lancé aux sénateurs : "Ce qu'il faut au pays, c'est un très bon cigare à cinq cents.”

Mon père éclata de rire ; c'était une remarque pleine ce bon sens populaire et, comme telle, elle avait conquis le cœur de toute sa génération, de sorte que même Sandy [grand frère du narrateur] et moi la connaissions pour la lui avoir entendu répéter. Il rit donc de bon cœur; et, pour mettre un comble à l'étonnement de sa famille et de toute la cafétéria, à qui il avait déjà vanté les mérites de Wilson pour avoir nommé un Juif à la Cour suprême, il proclama : « Ce qu'il faut au pays, à présent, c'est un autre président. »

…[Notre guide] nous prévint que ce mémorial ne ressemblait à aucun autre édifice au monde, et qu'il fallait nous attendre à être abasourdis par sa grandeur. Puis il nous accompagna jusqu'au grandiose édifice à piliers, avec ses escaliers de marbre qui nous conduisirent, une fois franchie la colonnade, à l'intérieur du vestibule, devant la statue de Lincoln en gloire, sur son vaste trône. Le visage sculpté du président me parut réunir, essence même de la sainteté, la face de Dieu et les traits de l'Amérique.

« Dire qu'ils l'ont abattu, les sales chiens », s'exclama mon père.

Nous étions tous quatre au pied de la statue, éclairée de façon que tout paraisse colossal dans la physionomie d’Abraham Lincoln. Tout ce qu'on tenait pour grand d’ordinaire faisait pâle figure à côté, et, adulte ou enfant, on demeurait sans défense contre la solennité de cette hyperbole.

Quand on pense à ce que ce pays fait à ses plus grands présidents... - Herman, supplia ma mère, ne commence pas. - Je ne commence rien du tout. C'est une grande tragédie, non, les garçons ? L'assassinat de Lincoln? […] J'étais en train de leur dire, monsieur Taylor, quel malheur, ce que ce pays fait à ses grands hommes.

- Dieu merci, nous avons le président Lindbergh», dit une voix de femme, à quelques pas de là. Cette dame âgée se tenait toute seule à l'écart; elle lisait son guide, et cette remarque à la cantonade semblait lui avoir été inspirée par les propos de mon père.

« Comparer Lindbergh à Lincoln, ben dis donc », grommela mon père.

En fait la dame âgée n'était pas toute seule, elle faisait partie d'un groupe de touristes parmi lesquels il y avait un homme à peu près de l'âge de mon père, qui était peut-être son fils.

« Il y a quelque chose qui vous gêne ? demanda ce dernier à mon père, en s'approchant de nous avec aplomb.

* Non, non, répondit mon père.
* Ça vous gêne, ce que la dame vient de dire ?

- Non, monsieur, on est en démocratie. »

L'inconnu jeta un long regard appuyé à mon père, s à ma mère, à Sandy et à moi. […]

Et la conclusion que cet inconnu tira de son observation s'exprima dans une mimique de dérision. Pas avec un sifflement qui ne laissait rien ignorer de réprobation, il revint à la dame âgée et au groupe de visiteurs dont ils étaient, montrant en s'éloignant de ses pas chaloupé un large dos qui ressemblait à un avertissement. C'est là que nous l'entendîmes traiter nom père de « grande gueule de Juif », à quoi la dame âgée répondit un instant plus tard : « Je me ferais un plaisir de lui donner une claque. »

Mr Taylor nous entraîna promptement vers une pièce plus petite, à côté de la salle principale, où se trouve une tablette avec le discours de Gettysburg, ainsi qu’un panneau mural sur l'émancipation.

« Entendre ça dans un endroit pareil ! dit mon père d'une voix étranglée par l'indignation. Dans le sanctuaire d'un homme comme celui-ci. »

Pendant ce temps, Mr Taylor, désignant le tableau, lui disait : « Vous voyez, l'ange de la vérité délivre un esclave. »

Mais mon père ne voyait rien du tout. «Vous croyez qu'on entendrait des trucs pareils si Roosevelt était encore président? Les gens n'oseraient pas, ça ne leur serait même pas venu à l'idée... du temps de Roosevelt... mais maintenant que notre grand allié, c'est Adolf Hitler, que le meilleur ami du président des États-Unis c'est Adolf Hitler, ben voyons, ils pensent qu'ils peuvent tout se permettre. C'est honteux. Ça commence à la Maison-Blanche... »

À qui s'adressait-il, sinon à moi ? Mon frère collait aux basques de Mr Taylor, pour lui poser des questions sur la fresque, et ma mère réprimait de son mieux toute manifestation ; elle luttait contre l'affolement qui l'avait saisie dans la voiture à l'arrivée, pour moins que ça.

« Lisez ça, dit mon père en désignant la tablette qui reproduisait le discours de Gettysburg. Allez, lisez-le : Tous les hommes naissent égaux.”

– Herman, souffla ma mère d'une voix étranglée, je n'en peux plus. »

Nous ressortîmes dans la lumière du jour et nous retrouvâmes en haut des marches. L'aiguille immense du monument à Washington se dressait en face, à moins d'un kilomètre, de l'autre côté du bassin-miroir qui reliait son esplanade au mémorial de Lincoln. Tout autour, il y avait des ormes. C'était le plus beau panorama qu'il m'ait été donné de voir, un Eden patriotique, un paradis terrestre américain qui s'étendait à nos pieds, et dont, les uns contre les autres, nous venions d’être chassés en famille.

[le président Lindberg disparaît à bord de son avion. Ses soutiens pro-nazis organisent aussitôt une confiscation du pouvoir, en s’appuyant sur un discours d’angoisse : celle d’un complot dirigé contre l’Amérique.]

*Jeudi 15 octobre 1942*

Peu avant l'aube, le rabbin Lionel Bengelsdorf est emmené en garde à vue par le FBI qui le soupçonne de faire partie des « chefs de file du complot juif contre l'Amérique». Au même moment, la Première Dame, que l'on dit victime d'un «effondrement nerveux », est transférée en ambulance à l'hôpital militaire Walter Reed. Au cours de cette ronde matinale d'autres arrestations, celle du gouverneur Lehman, de Bernard Baruch, du juge Frankfurter et de son protégé David Lilienthal, administrateur de Roosevelt, celles des conseillers du New Deal Adolf Berle et Sam Rosenman, des leaders syndicaux David Dubinsky et Sidney Hillman, de l'économiste Isador Lubin, des journalistes de gauche I.F. Stone et James Wechsler, et du socialiste Louis Waldman. D'autres arrestations seraient imminentes, sans que le FBI ait révélé si l'un ou la totalité des suspects seront inculpés pour avoir enlevé le président.

Des unités de fantassins et de blindés entrent dans New York pour aider la garde nationale à juguler les flambées de violences de rue contre le gouvernement. A Chicago, Philadelphie et Boston, des appels à manifester contre le FBI malgré la loi martiale se soldent par quelques blessures sans gravité, mais la police annonce s'être livrée à des centaines d'arrestations.

Au Congrès, des ténors républicains rendent hommage au FBI pour avoir déjoué le complot. A New York, le maire La Guardia donne une conférence de presse aux côtés d’Eleanor Roosevelt et de Roger Baldwin de l'Union américaine pour les libertés civiques. Ils exigent la libération immédiate du gouverneur Lehman ainsi que celle de ses prétendus conjurés. Cela vaut à La Guardia d'être arrêté dans sa résidence officielle.

Voulant s'adresser à un meeting de protestation d'urgence réuni par un comité de citoyens new-yorkais, l'ancien président Roosevelt quitte sa demeure de Hyde Park et se rend à New York. Il est promptement mis sous la garde de la police « pour assurer sa protection ». L'armée américaine ferme toutes les stations de radio et les sièges de journaux new-yorkais; en ville le couvre-feu nocturne dû à la loi martiale sera appliqué vingt-quatre heures sur vingt-quatre jusqu'à nouvel ordre. Les blindés bouclent les ponts et les tunnels qui mènent à la ville.